

Une triade de couleurs dans l'œuvre de Selma Lagerlöf : blanc, bleu et rouge

Kajsa Andersson (Université d'Örebro)

Résumé

En 1936, l'écrivaine suédoise Selma Lagerlöf écrit dans une lettre adressée à une amie que la nature a toujours été pour elle une grande source d'inspiration. À ce moment de son existence où elle peut embrasser d'un seul coup la courbe entière d'une longue vie vouée à l'écriture, elle constate tout simplement que son œuvre s'enracine dans la nature nordique dynamique dominée par le jeu des quatre saisons avec leurs couleurs changeantes. Dans cet article, l'auteure présentera quelques images des trois couleurs que l'on retrouve souvent chez Lagerlöf, le blanc, le bleu et le rouge, afin de saisir le rôle que jouent certains aspects de cette triade chromatique.

« Le monde brille des plus splendides couleurs » : voici une phrase qui revient plus d'une fois sous la plume de Selma Lagerlöf. Dans la collection Lagerlöf à la Bibliothèque royale de Stockholm, on trouve un bel album intitulé *D'un parc et d'une véranda*¹ contenant quinze poèmes avec l'écriture soigneuse de Selma. Cet album, probablement destiné à une publication qui ne s'est jamais réalisée, contient, entre autres, un poème consacré à l'automne, « Om hösten² » (« L'automne »), dans lequel l'on trouve au centre un peintre et sa palette de couleurs.

La découverte de la poésie a été une des grandes révélations de la jeune Selma, qui raconte dans « Deux prédications³ » comment celle-ci est entrée dans sa vie. Un jour, dans le domaine familial en Värmland, elle se trouve frappée comme par un coup de baguette magique par quelques lignes de poésie : « Det är så mörkt under lindarna/så ängsligt stilla i vindarna⁴ ». Quel miracle : « Je sais faire des rimes, composer des vers. J'ai le même don que Tegner, Runeberg, Wallin⁵ », s'exclame-t-elle, brûlant déjà d'envie

¹ Selma Lagerlöf, *Från park och veranda*, Kungliga biblioteket, Département des manuscrits, collection Selma Lagerlöf, L 1 : 330, non paginé.

² Selma Lagerlöf, « Om hösten », *ibid.*

³ Selma Lagerlöf, « Deux prédications » (1908), *Le monde des trolls*, Paris, Perrin et Cie Librairie académique, « Collection des auteurs étrangers », 1924.

⁴ « Il fait si sombre à l'ombre des tilleuls/et le calme est plat à faire peur. » Selma Lagerlöf, citée par Vivi Edström, *Selma Lagerlöf. Livets vågspel*, Stockholm, Natur och Kultur, 2002, p. 30 ; je traduis.

⁵ Selma Lagerlöf, « Deux prédications », *op. cit.*, p. 17-18. Elle écrit aussi : « [...] deux petites rimes me viennent aux lèvres. Je m'arrête, saisie. Mais ce sont des vers. Je fais des vers ! J'ai lu tous les volumes de poésie de la maison, Tegner, Runeberg, Stagnelius, Vitalis, Bellman,

d'entrer dans le cercle des grands écrivains de son pays, le Parnasse suédois. Plus tard, pendant ses années au séminaire des futures maîtresses enseignantes, elle passera par ce qu'elle appelle elle-même une véritable période de « fièvre du sonnet⁶ », qui s'avère une période favorable à la création, à la formation de la romancière en herbe.

Permettez-moi, en guise d'introduction, de retourner un instant au poème « L'automne ». La jeune Selma y raconte de façon fantasmagorique une anecdote qui se déroule au bord d'un lac. Les vagues agitées par le vent embrument le lac. Sur la terrasse du château, un jeune peintre enveloppé d'un manteau de velours et coiffé d'un béret orné d'une rose regarde ce décor. Son imagination entrevoit à travers l'espace des guerriers vêtus de capes blanches, des drapeaux flottant sur le lac ; il entend même le mouvement des bateaux. La nature est présente : la poétesse évoque la dentelle de l'araignée, l'escargot, la pomme astrakan, les trembles rouges... Mais tout à coup surgit du brouillard une voix de femme. Elle aperçoit les esprits de l'air, elle entend l'appel des vagues qui lui disent que les roses de la vie ne tombent plus à ses pieds, que sa beauté disparaît, que les jeux amoureux ne sont plus pour elles. Le chevalier-peintre enlève la rose de son béret, la baise et souhaite pour la femme encore du bonheur dans la vie. Puis il laisse la fleur tomber dans la blanche brume du lac. Dans ce poème d'apprentissage basé sur certains clichés, on reconnaît pourtant tout de suite des motifs auxquels Selma Lagerlöf restera fidèle, car ils font partie, pour emprunter une expression de Marguerite Yourcenar, de sa « réalité de base⁷ ». Dans l'œuvre à venir, ce seront surtout les musiciens qui donneront à la romancière l'occasion de traiter du rôle de l'artiste, de faire le procès de la création et des conditions de la vie artistique. Sur d'autres plans, l'artiste-peintre sera toujours présent dans son univers imaginaire, comme nous le verrons par la suite. On rencontre dans le poème qui nous occupe de nombreux mots-clés qui se placent facilement dans des assemblages poétiques, dont la rose, la femme, l'artiste et les couleurs. La poétesse nous fait voir par exemple le blanc des capes et des brumes, le bleu du lac aussi bien que le rouge des astrakans et des trembles.

Beaucoup plus tard, en 1936, Selma Lagerlöf écrira dans une lettre adressée à une amie, Ida Bäckmann : « La Nature a toujours été ma

etc., mais jamais je n'ai songé un seul instant à faire des vers moi-même. La poésie est quelque chose d'élévé et de sacré, un don qui n'appartient qu'à quelques élus de l'humanité. » (*Ibid.*)

⁶ « Sonettfeber » ; Vivi Edström, *op. cit.*, p. 82-87 ; je traduis.

⁷ Dès le début, chacun porte son destin en soi – « sa réalité de base » : voici une conviction yourcenarienne. Tout est donc en l'homme dès le départ : « Plus je vais, plus je retrouve une réalité de base, celle de mes cinq ans. » (Marguerite Yourcenar, dans Jacques Chancel, *Radioscopie avec Marguerite Yourcenar*, Cassettes Radio-France, YOU 01, 11 juin 1979.)

meilleure source d'inspiration⁸.» À l'âge de soixante-dix-huit ans, la romancière suédoise est arrivée au moment où elle peut embrasser d'un seul coup la courbe entière d'une longue vie vouée à l'écriture. Toute son œuvre est achevée : en la soupesant, en l'examinant, la lauréate du prix Nobel de 1909 constate, tout simplement, qu'elle s'enracine dans la nature nordique dynamique dominée par le jeu des quatre saisons avec leurs couleurs changeantes. La nature domine déjà dans le poème de jeunesse, où se crée une triade de couleurs, blanc, bleu et rouge, tel que nous venons de le voir.

Dans cet article, je présenterai quelques images de ces trois couleurs à travers l'œuvre de notre romancière. Loin d'être exhaustive, je ne ferai que des escales courtes dans des genres variés, le roman, la nouvelle, la correspondance, en quête du rôle que jouent certains aspects de cette triade chromatique. Ouvrons notre inventaire par des observations sur les couleurs dans *La légende de Gösta Berling*⁹ (1891), le premier grand livre de Selma Lagerlöf, qui lui valut une renommée internationale. L'intrigue, commençant et finissant pendant la nuit sacrée de Noël, se déroule sur une année entière. Quelle est l'histoire ? Pour nous en donner une idée, écoutons la voix de la romancière à travers une lettre adressée à Sophie Adlersparre :

Mon roman, chère Tante, est l'histoire d'un grand bouleversement. La commandante est chassée du domaine d'Ekeby par son mari et ce sont les cavaliers qui y règnent. Alors, quand tous les esprits de la Nature, si je peux dire, ne sont plus emprisonnés par son gouvernement patriarcal, surgit un chaos terrible dans toute la région. Les cavaliers sont le ferment et toutes ces volontés non refrénées, voluptueuses, avides de jouissances, égoïstes causent une misère qui tient du jour du Jugement dernier. Mais à travers Gösta et la jeune comtesse, à travers le génie et l'amour sacrificiel, tout ce qui a été détruit sera reconstruit, à condition de mériter cette reconstruction¹⁰.

La composition déroute et déconcerte souvent dans les romans de notre romancière, qui n'offrent presque jamais une action ou une idée logiquement développée. C'est souvent par bribes que les histoires nous parviennent. Dans cette composition épisodique, les cercles d'actions réapparaissent et se croisent avec beaucoup d'art. La suite des saisons – ainsi que l'usage de certaines couleurs qui réapparaissent – devient, en effet, dans cette « épopée immense », le fil conducteur qui unit une mosaïque d'événements et une série de tableaux très variés.

⁸ La correspondance de Selma Lagerlöf – environ 42 000 lettres – est conservée à la Bibliothèque royale de Stockholm. Les lettres de Selma Lagerlöf à Ida Bäckmann : Ep. L 45.

⁹ Selma Lagerlöf, *La légende de Gösta Berling*, Paris, Stock, coll. « La Cosmopolite », 2001 [1891]. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *GB*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

¹⁰ Selma Lagerlöf, cité dans Vivi Edström, *Selma Lagerlöf. Livets vågspel*, op. cit., p. 130 ; je traduis.

Marianne Sinclair – un portrait au cadre blanc

Dans *La légende de Gösta Berling*, un cantique des voyages romantiques en traîneau, on ne cesse de glisser sur la glace et la neige blanche : « c'était vivre que de voler ainsi sur la neige scintillante, en défiant les bêtes féroces et les hommes » (GB, 83). Nous sommes dans un univers de contrastes, avec un cheval blanc, l'autre noir : « traîné par le noir Don Juan et suivi du blanc Tancrede, Gösta vola sur la grande route. Et l'allégresse de l'aventure emplissait son âme » (GB, 75). Il arrive aux cavaliers d'offrir des sérénades aux femmes « sur la neige étoilée » (GB, 102) ou d'être arrêtés sur la route de glace par des loups affamés, « des formes aux dents blanches aux yeux de braise » (GB, 84). Le rouge ne tarde pas à se mêler au blanc sur « la neige sanglante » (GB, 85), et pour calmer un loup, Gösta Berling lui jette dans la gueule une ceinture verte et un livre rouge. Le livre au dos rouge s'avère être *Corinne* de Mme de Staël¹¹. Dans le cœur de Gösta Berling, quelque chose peut disparaître « comme un peu de neige au soleil » (GB, 231).

La belle, triomphante et indépendante Marianne Sinclair aux cheveux blonds, dont les « prunelles d'un bleu sombre luisent sous des sourcils noirs » (GB, 92), entre en scène : « Elle avait daigné venir à la fête des Cavaliers, cette illustre Marianne qui avait brillé dans les châteaux et même aux bals du roi. Les joyeux enfants du Värmland, quand ils énuméraient leurs sujets d'orgueil, n'oubliaient jamais de la nommer. » (GB, 91)

Après cette fête magnifique à Ekeby pendant laquelle Marianne est tombée amoureuse de Gösta Berling, son père, Melchior Sinclair, exerçant son autorité de père courroucé, ne lui permet plus de rentrer au foyer dans leur domaine de Bjorne. La porte reste fermée à clé, personne n'ouvre ; la jeune femme finit par tomber « dans les monceaux de neige » (GB, 99) où elle désire mourir pour se venger de son père draconien. Devant la porte de Bjorne, cette beauté sera plus tard retrouvée par les cavaliers vêtue de sa robe de velours noir, couchée « dans son lit de neige », « le visage pâle et bleuissant », « les mains sanglantes » et « les larmes gelées au bord de ses cils » (GB, 102). Tout en frottant la jeune femme avec de la neige pour la réanimer, les cavaliers la ramènent à Ekeby : désormais, Marianne leur appartient.

Plus tard, pourtant, elle reviendra à Bjorne, quand son père viendra la chercher. Un autre aspect du paysage blanc est alors mis en lumière : « la neige brillait comme des yeux de jeune fille aux premières notes de la polka.

¹¹ Voir à ce sujet Vivi Edström, « Selma Lagerlöf ou “Les loups ! dit Gösta Berling” », Kajsa Andersson [éd.], *L'image du Nord chez Stendhal et les Romantiques*, t. 2, Örebro, Örebro Universitetsbibliotek, coll. « Humanistica Oerebroensia. Artes et linguae », 2004, p. 348-359.

Les bouleaux tendaient leurs fines dentelles de rameaux roux où pendaient encore les petits glaçons clignotants. Un merveilleux éclat de fête irradiait sur toute la journée » (*GB*, 158). Nous assistons au cours de deux chapitres à une lutte acharnée entre père et fille ; ces liens très forts et parfois difficiles constituent un motif important chez notre romancière. Le père apporte à Marianne « une pelisse de loup » (*GB*, 159) pour qu'elle n'ait plus froid, il est de bonne humeur et patient, comme ses chevaux qui labourent de leurs sabots « la neige brillante » (*GB*, 159). En attendant sa fille, Melchior Sinclaire est attentif à tout ce qui l'entoure dans la nature. Une colombe à la tête blanche, entre autres, apparaît toutes les trois minutes – signe du printemps. Finalement, et comme c'est souvent le cas chez Lagerlöf, la fille se résigne et rentre au foyer avec son père sans laisser un mot à Gösta Berling : « Qu'il était agréable d'être choyée [...]. Elle disait adieu au vrai bonheur de l'existence. Que lui importait, d'ailleurs, à elle qui ne savait pas vivre, mais seulement jouer sa vie ? » (*GB*, 164)

Rebroussons chemin. Pendant qu'elle est en route pour Ekeby, on ne sait pas encore que la belle Marianne est atteinte par la petite vérole, qui sévit dans son entourage : « Cette perte de sa beauté, dont tout le Värmland devait s'attrister comme si on lui eût dérobé un trésor national, n'était encore connue que d'elle seule et d'une vieille garde-malade. » (*GB*, 143) Plus tard, la maladie va la défigurer complètement :

Hélas ! la petite vérole avait passé sur ce beau visage ! La peau était couverte de cicatrices. Jamais plus le sang rose ne transparaitrait sous le velouté des joues. Jamais plus les veines ne se dessineraient sous de lourdes paupières enflées. Les sourcils étaient tombés et le blanc de l'œil avait jauni. Toute cette beauté, que devait pleurer le gai peuple du Värmland, avait été ravagée. (*GB*, 156)

« Le blanc de l'œil » jaunit et « le sang rose » de la vie quittent donc Marianne Sinclaire pour toujours.

La glace et la neige envahissent alors tout le langage imagé : le linge damassé vendu à l'enchère, organisée par un père furieux, est naturellement « blanc comme la neige » (*GB*, 145). Marianne Sinclaire apparaît surtout comme intelligente et analytique ; elle ne réussira jamais plus à regagner l'amour de Gösta : « quelques mots auraient suffi à fondre la glace du jeune homme. Mais elle était de glace au fond d'elle-même » (*GB*, 166). L'écriture d'une lettre adressée à Gösta Berling la « soulage » (*GB*, 167), c'est tout. L'amour qui avait commencé par la lancer vers les étoiles de la nuit hivernale finit par se métamorphoser en un simple jeu : « Naguère elle souhaitait pouvoir aimer ; elle soupirait après la passion qui la délivrerait de

ses réflexions » (*GB*, 103). Cette « froideur brûle », selon l'expression de Marguerite Yourcenar dans son bel essai *Selma Lagerlöf, conteuse épique*¹².

Le récit unit le froid à l'intérieur de l'homme à celui de l'extérieur. Marianne Sinclair est, d'après Vivi Edström, le personnage le plus autobiographique chez Selma Lagerlöf, le personnage fictif avec qui la romancière s'est identifiée – malgré leurs différences sur bien des points¹³. Et Selma Lagerlöf elle-même n'a-t-elle pas été appelée justement « La reine de glace », ce qui est dû, au moins en partie, au fait que les textes de l'écrivaine étaient très demandés et populaires dans les revues de Noël, un genre important et vital au début du siècle.

Un des plus célèbres de ces contes, « La légende de la rose de Noël¹⁴ » – également associé au blanc –, explique la création de la rose blanche de Noël et le pourquoi de son nom. Par ailleurs, le jeu des couleurs y est des plus impressionnants. Le miracle de la nuit de Noël s'y révèle :

C'est l'histoire de la forêt de Goinge, submergée, peu avant minuit, au moment où les cloches de la plaine commencent à sonner la Nativité, par une vague de chaleur qui fait fondre la neige¹⁵.

Dans ce conte merveilleux, Selma Lagerlöf jette un pont entre le message biblique et la création sauvage : « Le temps éclate ; les plantes, les bêtes, les saisons fleurissent et passent en un instant qu'on dirait mesuré par une respiration éternelle¹⁶. » Si la débâcle n'aura jamais lieu dans l'univers de Marianne Sinclair, ce motif, cher à l'écrivaine, s'épanouit dans la forêt de Goinge.

Plusieurs critiques, comme Vivi Edström, ont remarqué que c'est surtout en créant des portraits de femmes que l'écrivaine s'approche d'un langage plastique de peintre, ce qui nous semble vrai, par exemple dans le cas de Marianne Sinclair. La description détaillée de son beau visage, aux lignes exquises et aux couleurs fines donne comme résultat un vrai objet d'art qui se détache sur un fond blanc.

¹² Marguerite Yourcenar, « Selma Lagerlöf, conteuse épique », *Essais et mémoires*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 109-129.

¹³ Vivi Edström, *op.cit.*, p. 148.

¹⁴ Selma Lagerlöf, « La légende de la rose de Noël », *Le livre des légendes : nouvelles*, trad. du suédois avec l'autorisation de l'auteur par Fritiof Palmér, Paris, [s.é.], 1910, p. 150-181. Sur cette légende, voir, par exemple, Elin Wägner, *Vie de Selma Lagerlöf*, traduction de T. Hammar et M. Metzger, Paris, Stock, 1950, p. 474-475.

¹⁵ Selma Lagerlöf, « La légende de la rose de Noël », *op. cit.*, p. 150.

¹⁶ *Ibid.*

Le blanc des pommiers

Au début de *La légende de Gösta Berling*, les passions flambent dans presque chaque chapitre. Amour, rage, haine, tout se transforme en puissance destructrice. L'ordre naturel est en train de se rompre, se dissoudre aussi bien sur le plan individuel que sur le plan social :

Avec un bruit de tonnerre, les aventures menaient leur sarabande effrénée autour du lac de Löven. Le fracas s'en répercutait. La forêt vacillait et s'abattait ; tous les esprits destructeurs s'étaient déchaînés : ce n'étaient que flamboiements d'incendies, débordements des eaux, incursions dans la plaine des bêtes féroces affamées. (GB, 123)

Sous la pression de la débâcle du printemps, les forges et le moulin d'Ekeby finissent par être emportés par les eaux printanières. La grande œuvre de la destruction est achevée, on a entendu « le chant de triomphe des flots en révolte » (GB, 205). Avec l'été, le récit se tourne vers les forces de la réhabilitation : patience, fidélité, dévouement, tranquillité et bonheur. Une certaine blancheur symbolise ce nouveau registre estival. Lilliecrona quitte Ekeby pour rentrer chez lui : « Seigneur Dieu, il n'existait pas de lieu plus beau dans le vaste monde. » (GB, 229) Ce lieu magnifique est ainsi décrit :

[...] les pommiers astrakans étaient entièrement blancs ainsi que les arbres aux fruits d'hiver. Mais les fleurs des pommiers d'été étaient roses et celles des pommiers d'api presque rouges. Aucun cependant n'égalait en splendeur le vieux pommier sauvage, dont les fruits amers ne se mangent pas. Il prodiguait ses fleurs : on aurait dit de la neige fraîche dans l'éclat du matin. (GB, 230)

Entourée de pommiers blancs et de couleurs variées, la maison de Lilliecrona respire « la paix et la douceur du foyer » (GB, 232). Aucun fruit dans l'œuvre de Selma Lagerlöf n'est aussi chargé symboliquement que la pomme déjà présente dans le poème de jeunesse – une pomme « astrakan » rose. Les couleurs et les parfums des pommes, c'est ce qu'il y a de plus beau dans ce monde donnant la sensation de bien-être ressentie dans la maison de l'enfance et son jardin. Si, à l'âge adulte, la romancière a racheté le domaine de son enfance, Mårbacka, que la famille, en faillite, avait été forcée de vendre à des « étrangers », c'était, dit-elle, pour pouvoir encore une fois en manger les pommes¹⁷.

¹⁷ Voir, par exemple, « Återkomsten till Värmland » (« Le retour à Värmland ») dans *Höst (L'automne)*, Stockholm, Bonnier, 1933, p. 17.

Les montagnes bleues

L'hiver est lentement remplacé par le printemps, qui est peut-être la saison la plus exploitée dans la littérature suédoise. La débâcle, les ruisseaux jaillissant du sol, les anémones sortant de la terre ; Selma Lagerlöf excelle dans des descriptions vives de l'arrivée du printemps. En voici une parmi tant d'autres où le blanc de l'hiver cède la place aux couleurs du printemps :

La nature s'est réveillée en sursaut ; des génies ailés jouent dans l'espace bleu. Entre les nuages, on les voit briller, innombrables comme les fleurs de l'églantier sauvage. La terre renaît. Rieuse comme un enfant, elle sort du bain dans les eaux printanières, secoue la douche des averses tièdes. Les pierres de glèbe scintillent de la joie revenue. Les joyeux esprits du printemps s'insinuent avec l'air et l'eau dans le sang, mettent en branle le cœur. À tout ce qui sait frémir et vibrer, ils s'accrochent et sonnent à toute volée : il est venu, il est là, le printemps rieur ! (*GB*, 195)

Le vocabulaire descriptif des lacs et des montagnes de l'enfance de la romancière est entièrement teinté des tons bleus. La porcelaine d'Ekeby est aussi bleue, disposée sur une nappe blanche (*GB*, 14) avec des serviettes bien pliées, mais le jeu des nuances bleues est surtout inscrit dans le paysage. Le troisième chapitre introduit toutes les nuances changeantes du bleu des montagnes du Värmland, cette province dont les légendes, l'histoire, la nature et les gens n'ont cessé de nourrir l'œuvre. La romancière décrit le paysage d'une manière concrète et sociologique en même temps qu'elle introduit le fleuve, le lac – des eaux bleues – et la plaine sur un ton lyrique :

Et la plaine regarde. Elle regarde. Elle connaît les merveilleuses couleurs changeantes qui passent sur la montagne. Dans la splendeur de midi, les hauteurs d'un bleu faible et pâle, reculent et se rapetissent à l'horizon ; mais dans l'aurore et au soleil couchant, elles s'érigent, de toute leur stature, et se colorent d'un bleu pareil à celui du firmament. Parfois il y tombe une lumière si crue qu'elles deviennent toutes vertes et d'un bleu noir, et que chaque sapin, chaque sentier, chaque crevasse, se distinguent à des lieues de distance. (*GB*, 38)

L'hiver et le printemps désignent la première période de l'histoire où les plaisirs tourbillonnent autour du lac Loeven. Trois aventures d'amour de Gösta Berling et leurs conséquences dominent l'histoire. Tout se déroule « dans la ronde sauvage de l'aventure » (*GB*, 147) sous le signe d'un sentiment intense de vie effrénée, de joie et de jubilation.

Plus tard il revient au patron Julius de faire l'éloge du Värmland : « Ô Värmland, pays magnifique, pays charmant ! » La province lui semble un être vivant habillé d'une façon caractéristique : un bonnet lui descend sur ses yeux mi-clos et il porte « un manteau de forêts bordé du ruban bleu des eaux

et des collines » (GB, 281). La mythologie des lieux est le domaine de Selma Lagerlöf : les montagnes bleues de sa province natale en font partie ainsi que « la ligne bleue du Loeven » (GB, 246), ce lac « aux capes bleuissant qui semblent l'enclorre » (GB, 274).

Le cabinet bleu

En général, ce qui importait le plus pour notre romancière était de vivre le plus calmement possible pour pouvoir écrire et faire vivre un monde trouble, mais aussi de décrire la beauté, la richesse et les mystères de ce même monde. Au mois de septembre 1900, on peut lire dans sa correspondance, plus précisément dans une lettre adressée à son amie et compagne de voyage, Sophie Elkan : « Il fait bon, il y a une lumière grise, les arbres sont dorés et le fastidieux bleu et vert de l'été sont abolis¹⁸. » Le onzième chapitre de *La légende de Gösta Berling* où est racontée « L'histoire d'Ebba Dohna » se trouve cependant imprégné de bleu, la plus immatérielle des couleurs. Nous sommes transportés dans le cabinet bleu du domaine de Borg, où le bleu devient un symbole important, très chargé :

On ne saura jamais la beauté du lac de mes rêves si on n'a pas vu, du promontoire de Borg, les traînes du brouillard matinal se replier sur son miroir, et si on n'a pas contemplé, des fenêtres du cabinet bleu, où sourient tant de frais visages, un pâle couchant rouge. (GB, 210)

Gösta est attiré par le bleu romantique, par le cabinet bleu et c'est là qu'il aime lire des vers à la jeune comtesse. Et d'ailleurs, on connaît bien la faiblesse de Gösta Berling pour « des yeux brillants, des cheveux blonds et un front blanc » (GB, 212). Il est pourtant très conscient de la situation sociale qui règne : elle est comtesse, lui, aventurier : « Il pourrait aussi bien s'éprendre de la reine de Saba, dont l'image peinte orne les murs de l'église de Svartsioe. » (GB, 212)

Un dimanche, la comtesse, un petit bouquet d'anémones bleues à la main, se trouve en conversation avec Anna Stiernhoek dans ce cabinet bleu. Tout en regardant « ces étoiles bleues et si charmantes dont les pétales nous annoncent tant de bonheur et de joie » (GB, 214), Anna se met à détruire tout ce que ce bouquet bleu cueilli à Ekeby est censé représenter. Elle commence

¹⁸ Les lettres de Selma Lagerlöf à Sophie Elkan, Bibliothèque royale de Stockholm, Département des manuscrits, L 84. Cette lettre se trouve également dans le volume intitulé *Du lär mig att bli fri : Selma Lagerlöf skriver till Sophie Elkan*, Stockholm, Bonnier, 1992, p. 182. Ce volume, entièrement consacré à certaines lettres écrites par Selma Lagerlöf à Sophie Elkan, contient aussi d'excellents commentaires de Ying Toijer-Nilsson. Sur la vie de Sophie Elkan, son amitié et ses rapports avec Selma Lagerlöf, voir Eva Helen Ulvros, *Sophie Elkan. Hennes liv och vänskapen med Selma Lagerlöf*, Lund, Historiska Media, 2001.

par définir l'amour selon la philosophie de vie d'un cavalier : « Une maîtresse aujourd'hui, une autre demain, l'une à l'est l'autre à l'ouest » (*GB*, 215) et continue en révélant le destin d'Ebba Dohna – une histoire secrète d'amour et de mort. Jeune fille fragile, « comme une fleur » (*GB*, 218), silencieuse, Ebba Dohna avait grandi dans l'attente du Christ, « nourrie de légendes dorées » par une grand-mère très pieuse. L'amour terrestre la frappe cependant. Au cours d'une maladie sérieuse, elle apprend qu'elle est tombée amoureuse d'un prêtre défroqué. Voici le coup de grâce : elle ne veut plus guérir ; la mort la délivre. Le jeune homme, « le prêtre défroqué », est donc un meurtrier toujours en vie. À ce moment, Gösta Berling apparaît sur le seuil. Tout en cessant de caresser les fleurs bleues, la comtesse déclare qu'elle ne veut plus le voir et met son pied sur le bouquet d'anémones bleues (*GB*, 221).

Nous avons assisté à une scène de mise en garde – et peut-être de jalousie – entre deux femmes. Si nous avons trouvé le portrait de Marianne Sinclaire, reine de beauté, dans un cadre blanc, celui d'Elisabeth Dohna, symbole de bonté, se retrouve dans un cadre peint en bleu, à l'intérieur duquel les malheurs d'Ebba Dohna, jeune femme extatique, se révèlent. Ces âmes pures imprégnées de bleu céleste se dessinent sur la sauvagerie et la culpabilité du héros. C'est à Elisabeth Dohna que revient la tâche de remettre Gösta Berling en contact avec la beauté d'une vie plus saine. Elle sait souffrir et supporter les choses les plus difficiles dans la vie et finira par le sauver. C'est elle qui transforme l'attaque de la foule sur Ekeby : « C'est sur la prière ardente d'Elisabeth, toujours bonne et charitable, que les cavaliers ont consenti à recevoir ainsi cette foule ameutée. Sans elle on l'aurait reçue à coup de fusil. » (*GB*, 321)

Dans plusieurs romans de Selma Lagerlöf, on retrouve une conception relativement pessimiste de l'homme. Dans son univers, l'homme est souvent doué d'une force destructrice qui ne peut être canalisée vers de bons objectifs que grâce à la force morale d'une femme.

Le rouge

Dans un autre roman de Selma Lagerlöf, *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*¹⁹ (1907), Nils Holgersson regarde « sous ses pieds le Värmland dont les forêts de leurs couleurs automnales, jaune et rouge, encadrent les lacs d'un bleu ciel » (*NH*, 562). Sur le dos d'une oie, la perspective est bonne : « au-dessus de la terre, un clair reflet rouge pâle

¹⁹ Selma Lagerlöf, *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, Paris, Le livre de Poche, 1991 [1907]. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *NH*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

frémissait hérissé de bouleaux d'un jaune blanchâtre, de trembles rouge vif et des sorbiers rouge oranger » (*NH*, 562). Nous sommes donc arrivés à la dernière couleur de notre triade : le rouge – couleur préférée de Selma Lagerlöf.

Donnons encore quelques exemples où l'écrivaine excelle dans le traitement du rouge. La légende « Le rouge-gorge²⁰ » raconte comment cet oiseau a acquis « l'inestimable couleur rouge²¹ » : les lois de la réalité y sont abolies et un miracle a lieu. Aussi, dans « La légende de la rose de Noël » des oiseaux magnifiquement rouges apparaissent dans la forêt de Goinge, et le texte « La beauté de la nature de Värmland²² » contient de merveilleux passages où le rouge illustre une « tranquille aisance dans le visible et dans l'invisible²³ », pour reprendre les mots de Marguerite Yourcenar. Le rouge s'associe, à plusieurs reprises, aux souvenirs d'enfance, entre autres, dans le portrait de la tante Lovisa qui symbolise Mårbacka, le paradis de l'enfance, dans le volume *Dagbok för Selma Ottilia Lovisa Lagerlöf (Journal pour Selma Ottilia Lovisa Lagerlöf²⁴)* dans la série Mårbacka.

Pour finir, examinons d'un peu plus près le roman *L'empereur du Portugal²⁵*, où la couleur rouge véhicule beaucoup de thèmes²⁶. Permettez-moi une présentation courte de l'intrigue : « Jan Andersson de Skrolycka ne se lassa jamais, même dans sa vieillesse, de parler du jour où naquit la petite fille. » (*EP*, 7) Ainsi commence le roman, qui est l'histoire d'un amour fou, d'une passion absolue, et qui est considéré comme un des plus beaux romans de Selma. Cette fille qu'il a eue tard dans la vie, Jan Andersson lui donnera le plus joli nom qu'il puisse trouver, Claire-Belle, tiré « du soleil lui-même » (*EP*, 54). Jan a également été « tout effaré lui-même d'avoir pu songer à prendre quelqu'un d'aussi important que le soleil pour parrain » (*EP*, 17). Et il l'aimera de tout son cœur, de toutes ses forces déclinantes, avec patience, avec obstination sans rien vouloir – ou pouvoir – comprendre. Quand Claire-

²⁰ Selma Lagerlöf, « Le rouge-gorge », *Le livre de Noël*, Paris, Actes Sud, 1994, p. 107-121.

²¹ *Ibid.*, p. 113. À ce propos citons également le passage suivant de « La légende de la rose de Noël » : « Un groupe d'étourneaux en route vers le Nord s'abattait dans le feuillage d'un arbre pour se reposer. C'étaient des étourneaux merveilleux. Le bout de chaque plume flamboyait d'un rouge écarlate, et quand les oiseaux remuaient, ils scintillaient comme des pierres précieuses. » (Selma Lagerlöf, « La légende de la rose de Noël », *op. cit.*, p. 170.)

²² Selma Lagerlöf, « La beauté de la nature de Värmland », *Höst (L'automne)*, *op. cit.*, p. 101-116.

²³ Marguerite Yourcenar, « Selma Lagerlöf, conteuse épique », *op. cit.*, p. 112.

²⁴ Selma Lagerlöf, *Mon journal d'enfant*, traduit par Thekla Hammar et Marthe Matzger, Paris, Sorbier, 1997. Voir aussi Selma Lagerlöf, *Mårbacka : souvenirs d'enfance*, récits traduits du suédois par Marc de Gouvenain et Lena Grumbach, Arles, Actes Sud, 1997.

²⁵ Selma Lagerlöf, *L'empereur du Portugal*, Paris, Stock, coll. « La bibliothèque cosmopolite », 1999 [1914]. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *EP*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

²⁶ Voir Vivi Edström, *Selma Lagerlöf. Livets vågspel*, *op. cit.*, p. 438-439.

Belle a grandi et qu'elle doit partir en ville gagner l'argent que réclame à ses parents un fermier impitoyable, des bruits circulent au village selon lesquels elle se serait prostituée. Jan sent bien qu'un mystère entoure la vie de sa fille – mais pour lui ce mystère ne peut être que merveilleux. Si elle n'écrit pas, si elle ne revient pas, c'est que Claire-Belle connaît un destin exceptionnel. Elle est devenue impératrice du Portugal et lui-même est donc empereur.

La question que pose le livre est finalement celle-ci : « Qu'est-ce qui fait que certains êtres, un jour, sont saisis par le merveilleux ? » Dans ce monde où l'on se contente généralement de la réalité de tous les jours, certains, parfois les plus humbles, savent voir des lumières soudaines, ont des visions de beauté, de bonté qui leur ouvrent l'univers du merveilleux. Jan Andersson est de ceux-là : au-delà de son monde quotidien, il a su apercevoir l'infini. Comment alors dans cette histoire la romancière s'est-elle servie de la couleur rouge ? Citons d'abord un passage, tiré d'un dictionnaire de symboles, sur le rouge : « Universellement considéré comme le symbole fondamental du principe de vie, avec sa force, sa puissance et son éclat, le rouge, couleur de feu et de sang possède toutefois la même ambivalence symbolique que ces derniers, sans doute, visuellement parlant, selon qu'il est clair ou foncé.²⁷ »

Nous verrons que cette ambivalence de la couleur rouge se retrouve justement dans l'histoire qui nous intéresse ici. Le soleil y est un symbole aussi important que dans *L'étranger* (1942) d'Albert Camus. Dès le début, Claire-Belle et l'amour paternel baignent dans la couleur rouge : « Le soleil se dégageant de plus en plus jetait un reflet rouge à la fois sur le bébé et sa cabane. » (*EP*, 16) Le parrain de la petite est ainsi le soleil. Ce soleil a aussi un côté dangereux : il fait chaud, trop chaud. L'atmosphère en Europe juste avant la Grande Guerre se reflète dans le roman : la folie de Jan est en rapport avec la folie dans le monde :

[...] en se tournant vers Storsnipa, à l'ouest, il voyait monter de ce côté-là aussi de hautes volutes de nuages mêlés de fumée. Le monde entier paraissait en feu. On respirait péniblement, car l'air semblait sur le point de manquer, consumé par la chaleur. [...] Le soleil venait de se coucher, rouge comme braise, et il avait laissé assez de couleur pour teindre toute la voûte du ciel qui devenait rose pâle, non seulement dans le coin où venait de disparaître le globe incandescent, mais sur toute son étendue. En même temps, l'eau du lac Duvsjoe s'assombrissait et prenait l'aspect d'une glace sans tain sous les montagnes escarpées qui l'encadraient, et sur cet espace noir couraient des traînées de sang vermeil et d'or luisant. (*EP*, 207-208)

²⁷ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, « Rouge », *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont, 1982, p. 831.

La maladie de la fillette est aussi associée au rouge : « Âgée de trois ans, elle prit une maladie, qui se révéla être la fièvre scarlatine, car la petite était rouge des pieds à la tête, et en la touchant on la sentait brûlante. » (*EP*, 35) Après avoir cueilli des pommes, à l'âge de huit ans, sans permission, « une vive rougeur » (*EP*, 58) la couvre. Le motif de la robe rouge – vrai leitmotiv – fait aussi partie de ce qui menace dans la vie. Un colporteur entre dans la petite cabane pour vendre aux parents de Claire-Belle une magnifique étoffe rouge « à reflets changeants » (*EP*, 76) dont on fera, plus tard, une robe que la jeune fille porte pour la première fois un dimanche à l'église : « En effet, tout le monde remarqua la robe rouge et, après l'avoir regardée une première fois, les gens se retournaient pour la voir encore. » (*EP*, 77) Le pasteur de Bro, en revanche, s'inquiète et considère que Claire-Belle n'a pas le droit de s'habiller aussi bien : elle a dix-sept ans, mais elle « n'est que la fille d'un journalier » (*EP*, 78). S'appuyant sur le quatrième commandement, il donne pourtant son consentement après avoir entendu Jan dire ceci : « Si cette petite devait être vêtue comme il lui convient, [...] elle devrait être belle comme le soleil, car depuis sa naissance elle a été un vrai soleil pour nous ! » (*EP*, 79)

Le père avait invité le soleil comme parrain en donnant un nom fantastique à sa fille, nous le savons. Voici un acte que frise l'hybris toujours funeste chez Selma Lagerlöf. Claire-Belle s'épanouit :

Tout en haut, là où la vue était plus vaste, se trouvait un tas de pierres servant de bornage et, sur la pierre du sommet, Claire-Belle se dressait dans sa robe rouge. Elle se détachait nettement sur le pâle ciel du soir et, si les gens du fond des vallées et des forêts à ses pieds avaient levé les yeux du côté du Storsnipa, ils la verraient toute droite dans sa robe écarlate.

Ses yeux erraient par-delà des lieues et des lieues. Elle voyait des églises blanches au sommet des collines abruptes de la rive, des fabriques et des domaines enfouis dans des parcs et des jardins, la spacieuse bordure des fermes, à la lisière du bois, le damier des champs cultivés, le lacis des chemins et des forêts à l'infini. (*EP*, 89)

Et, en effet, le chapitre suivant, contenant la scène cruelle où un fermier impitoyable réclame les deux cents riksdaler de Jan de Skrolycka, désigne le tournant du roman – la vie ne sera jamais plus la même. Le jour de la naissance de l'enfant avait été aussi le jour de la naissance du cœur du père : au fil des jours, ils ont eu l'impression tous les deux de ne faire qu'un. La symbiose entre père et fille est rompue quand elle part en ville pour gagner la somme réclamée par le fermier Lars Gunnarsson. L'argent arrive à temps pour sauver la cabane où Kattrina et Jan peuvent rester, mais leur fille a disparu et ne leur donne plus aucun signe de vie.

Jan entre dans la folie, dans « ce pays magnifique du Portugal » (*EP*, 169). Pour pouvoir survivre, il interprète certains événements de sa vie

comme des messages de sa fillette à « robe rouge » (*EP*, 192) : Claire-Belle semble à l'origine de tout, Jan se métamorphose en visionnaire. La pieuse Kattrina, en revanche, travaillant inlassablement à son rouet, ne pense pas que son mari soit fou : « Le bon Dieu a mis une visière devant ses yeux pour qu'il ne voie pas ce qu'il ne pourrait pas supporter de voir », dit-elle (*EP*, 216). Ce n'est qu'après une absence de quinze ans que Claire-Belle rentre au foyer. Une rencontre difficile et décevante : la vue de Jan, fou et bizarrement accoutré, fait peur à sa fille ; aux yeux de la mère, cette fille, à son tour, est devenue laide :

Elle avait un étrange teint jaune et grisâtre, et un pli vulgaire autour de la bouche, le blanc de ses yeux avait perdu tout son éclat, s'était injecté de sang et, sous les paupières, la peau formait de lourdes poches. [...] elle songeait à la jeune fille de dix-huit ans, rayonnante dans sa robe rouge. C'est ainsi que jusqu'à cette minute celle-ci avait vécu dans son souvenir et elle se demandait si elle pourrait jamais se réjouir du retour de Claire-Belle. (*EP*, 220)

Sur le point de repartir en bateau pour une nouvelle vie en ville, accompagnée par sa mère, la fille est témoin de la mort du père : Jan les a découvertes et dans une tentative de joindre sa fille et son épouse, il s'est noyé. Cet événement fatal met fin au projet de la fille d'amener la mère en ville à l'insu du père, dans une réalité brute qu'elle ne peut pas supporter.

Dès lors, les rôles seront inversés dans ce roman de l'absence, de la perte et du vide : Claire-Belle se sent coupable d'avoir causé la mort du père que l'on n'arrive pas à trouver dans les profondeurs du lac Löven : les gens trouvèrent bien étrange que ce fût maintenant « au tour de Claire-Belle de Skrolycka de rester sur le débarcadère de Borg, attendant jour après jour quelqu'un qui ne revenait pas » (*EP*, 232) ; « elle fit draguer, pouce par pouce, toute la baie de l'Église mais ce fut en vain » (*EP*, 233). Elle vivra angoissée jusqu'au moment où le corps livide sera retrouvé : Jan et Kattrina, morte aussi entre temps, seront réunis dans la tombe. Claire-Belle a expié sa faute, le poids des remords s'allège : ainsi, elle sera libérée de la terreur par laquelle elle avait été complètement envahie.

Dans ses souvenirs, elle pourra désormais revoir son père comme il était jadis – aux temps heureux, avec cet « air joyeux et tendre de ce visage le dimanche où elle s'était rendue à l'église vêtue de sa robe rouge » (*EP*, 249). Le sentiment lui revient de ne former « qu'une seule personne » (*EP*, 250) avec ce père qui avait peut-être « le cœur le plus riche, le plus chaud du pays » (*EP*, 251). Voici les dernières lignes de notre roman : « Claire-Belle de Skrolycka, qui devait son nom au soleil lui-même, semblait transfigurée devant la tombe de ses parents. Elle était redevenue aussi belle, sinon plus belle, que le dimanche matin, où elle était venue à l'église dans sa robe rouge. » (*EP*, 250)

Selma Lagerlöf est parfois nommée la poétesse de la couleur rouge. Notre lecture de *L'empereur du Portugal* pourrait encore une fois confirmer la justesse de cette appellation. Dans ce roman, la transfiguration de Claire-Belle de Skrolycka se teinte de rouge – un rouge triomphal.